

Avant-propos

Alors que j'écris ces mots, la région rurale qui forme la pointe sud-ouest d'Haïti demeure totalement isolée après le passage de l'ouragan Matthew qui a emporté les ponts, effacé les routes et coupé les communications téléphoniques. Dans d'autres parties d'Haïti, la tempête a arraché des milliers de toits et démolit des quartiers entiers d'habitations fragiles, laissant sur son passage de vastes zones grises remplies de décombres. Les Haïtiens, pansant les blessures d'une série de désastres qui semble sans fin, de l'esclavage à la dette, au tremblement de terre et aux ouragans meurtriers à répétition, ont de l'eau jusqu'aux genoux, tandis qu'aux États-Unis, les autorités tentent d'évacuer des millions d'habitants avant l'arrivée de Matthew. Une semaine comme une autre au *xxi*^e siècle, un phénomène météorologique extrême comme un autre : rien de plus normal désormais.

Comment rendre compte de ces temps d'intensification du chaos climatique ? Le grand mot du siècle, jusqu'ici, est « l'Anthropocène ». Depuis que le Prix Nobel Paul Crutzen a proposé ce terme pour nommer notre nouvelle ère géologique dans la revue *Nature* en 2002, il a connu un succès fulgurant¹. Il désigne l'ère où les puissances humaines ont débordé les forces naturelles et fait sortir le système terrestre

de ses ornières, le plaçant sur un terrain glissant où il s'ébranle de façon imprévisible et toujours plus violente. Le changement climatique est loin d'être le seul symptôme de cette nouvelle ère, mais il a une capacité toute particulière de destruction généralisée. Dès le départ, le récit de l'Anthropocène s'est construit autour de lui, et ce à juste titre. Mais ce récit pose plusieurs autres problèmes. Évoquons brièvement deux d'entre eux².

Selon la première version du récit de l'Anthropocène classique, la révolution industrielle marque le commencement d'une perturbation humaine à grande échelle du système terrestre, dont la manifestation la plus visible est l'évolution du climat. Dans son article de 2002, Crutzen suggérait, plus précisément, que l'invention de la machine à vapeur par James Watt avait inauguré la nouvelle ère, et c'est cette chronologie qui s'est imposée : dans la florissante littérature sur l'Anthropocène, la machine à vapeur est souvent désignée comme l'artefact qui a libéré les potentiels de l'énergie fossile et donc catapulté l'espèce humaine dans une position de domination générale³. C'est une analyse bien fondée dans la mesure où la vapeur a en effet déterminé un saut qualitatif dans l'économie fossile, qu'on peut définir très simplement comme une économie de croissance autonome basée sur la combustion d'énergie fossile et générant donc une croissance soutenue des émissions de CO₂.

Les théoriciens de l'Anthropocène ont en fait peu de choses à dire des causes réelles de l'essor de la vapeur, mais ils proposent bien un cadre général pour comprendre le passage aux combustibles fossiles pendant la révolution industrielle, qui, pour des raisons de nécessité logique, est déduit de la nature humaine. Si la dynamique avait un caractère

plus contingent, le récit d'une espèce entière – l'*anthropos* en tant que tel – accédant à la suprématie biosphérique serait difficile à faire tenir : « la géologie du genre humain » doit avoir ses racines dans les propriétés de cet être. Sans quoi elle ne serait qu'une géologie d'une entité plus réduite, peut-être un sous-ensemble de l'*Homo sapiens sapiens*. Même chez les auteurs qui ne font remonter l'Anthropocène qu'à l'époque de Watt (et non à celle de l'essor des civilisations agricoles, comme dans l'hypothèse de l'« Anthropocène précoce »), le détonateur est souvent situé dans la nuit des temps, amorcé avec l'évolution primordiale de l'espèce humaine⁴.

Ainsi, un élément fondamental de la narration de l'Anthropocène est la manipulation du feu : la voie de l'économie fossile a été tracée le jour où nos ancêtres hominidés ont appris à contrôler le feu. Voilà « le déclencheur d'évolution essentiel de l'Anthropocène », selon les termes de deux éminents climatologues : la combustion d'énergie fossile est la conséquence du fait que « bien avant l'ère industrielle, une espèce de primate particulière a appris comment exploiter les réserves d'énergies stockées dans le carbone détritique⁵ ». Dans ce récit, l'économie fossile est bien la création du genre humain, ou du « singe-feu, *Homo pyrophilis* », selon la vulgarisation de la pensée de l'Anthropocène proposée par Mark Lynas dans son bien nommé *The God Species* (« L'espèce Dieu »)⁶.

Mais toutes les données empiriques dont nous disposons sur le passage aux combustibles fossiles dans la Grande-Bretagne du XIX^e siècle – le pays où tout a commencé – auraient tendance à nous indiquer une autre direction. Il se trouve que les machines à vapeur n'ont pas été adoptées par des délégués naturels de l'espèce humaine : en réalité, par la nature même de l'ordre social, elles ne pouvaient être installées

que par les propriétaires des moyens de production. Constituant une infime minorité même en Grande-Bretagne, cette classe représentait une fraction infinitésimale de la population d'*Homo sapiens sapiens* au début du XIX^e siècle. De fait, c'est une petite coterie d'hommes blancs britanniques qui a littéralement pointé la vapeur comme une arme – sur mer et sur terre, sur les bateaux et sur les rails – contre la quasi-totalité de l'humanité, du delta du Niger à celui du Yangzi Jiang, du Levant à l'Amérique latine. Le deuxième chapitre revient brièvement sur certains épisodes de cette histoire mondiale de la vapeur. Les capitalistes d'un petit bout de territoire du monde occidental ont investi dans cette technologie, posant la première pierre de l'économie fossile : et à aucun moment l'espèce n'a voté pour cela, avec ses pieds ou dans les urnes, ni défilé à l'unisson, ni exercé aucune sorte d'autorité commune sur son destin et celui du système terrestre.

La capacité de manipuler le feu est bien entendu une condition nécessaire au commencement de la combustion d'énergie fossile en Grande-Bretagne. Tout comme le sont l'utilisation d'outils, le langage, le travail collaboratif et un grand nombre d'autres facultés humaines – mais ce sont des conditions nécessaires *insignifiantes*, sans rapport avec le résultat qui nous intéresse. C'est une erreur souvent mentionnée dans les manuels d'historiographie. Invoquer des causes extrêmement lointaines de ce genre revient à « expliquer le succès des pilotes de chasse japonais par le fait que les premiers hommes ont développé une vision binoculaire et des pouces opposables. On s'attend à ce que les causes invoquées soient plus directement liées aux conséquences », sans quoi on les considère comme négligeables, comme le souligne John Lewis Gaddis⁷. Les tentatives d'imputer le changement climatique

à la nature de l'espèce humaine semblent condamnées à cette sorte d'inanité. Pour le dire autrement, on ne peut invoquer des forces transhistoriques – et qui concerneraient toute l'espèce – pour expliquer l'apparition d'un ordre nouveau dans l'histoire tel que la production mécanisée, grâce à la vapeur, de marchandises destinées à l'exportation sur le marché mondial.

Qu'en est-il des phases ultérieures de l'économie fossile ? La série de technologies énergétiques qui ont succédé à la vapeur – l'électricité, le moteur à combustion interne, le complexe pétrolier : automobiles, tankers, avions – ont toutes été introduites suite à des décisions d'investisseurs, parfois avec l'apport essentiel de certains gouvernements, mais rarement suite à des délibérations démocratiques. Le privilège de mettre en œuvre de nouvelles technologies semble être resté propre à la classe dominante la production de marchandises. Témoignage à un autre niveau d'une concentration au sein de l'espèce, en 2008, les pays capitalistes avancés du « Nord » constituaient 18,8 pour cent de la population mondiale, mais étaient responsables de 72,7 pour cent des émissions de CO₂ depuis 1850, sans tenir compte des inégalités à l'intérieur de chaque nation. Au début du XXI^e siècle, les 45 pour cent les plus pauvres de la population humaine représentaient 7 pour cent des émissions, quand les 7 pour cent les plus riches en produisaient 50 pour cent ; un États-Unien moyen – là encore sans tenir compte des différences de classe nationales – émettait autant de CO₂ que plus de 500 habitants de l'Éthiopie, du Tchad, de l'Afghanistan, du Mali, du Cambodge ou du Burundi, et plus que 100 Haïtiens⁸. Ces données élémentaires sont-elles compatibles avec une conception du *genre humain* comme nouvel agent géologique ?

Le meilleur contrechamp du récit de l'Anthropocène semble être l'accroissement démographique ; si l'on peut montrer que la combustion d'énergie fossile est largement attisée par la multiplication de la population humaine, l'espèce peut en effet en être tenue pour responsable. Les théoriciens de l'Anthropocène aiment donc le mettre en avant comme l'un des facteurs, voire le principal facteur, de la perturbation de la biosphère⁹. Il est vrai qu'il y a une corrélation entre la population humaine et les émissions de CO₂, mais celles-ci ont été multipliées par 654,8 entre 1820 et 2010, tandis que celle-là n'a été multipliée « que » par 6,6, ce qui indique qu'une autre force, bien plus puissante, a dû alimenter ce feu¹⁰. Pour ces dernières décennies, la corrélation s'est même avérée négative. David Satterthwaite a comparé les taux d'accroissement démographique et les taux d'accroissement des émissions dans le quart de siècle entre 1980 et 2005 et il a découvert que la population avait tendance à croître le plus vite là où les émissions croissaient le plus lentement, et inversement¹¹. L'accroissement démographique et l'accroissement des émissions étaient des phénomènes dissociés, l'un se produisant surtout là où l'autre ne se produisait pas – et si une corrélation est négative, il est hors de question d'établir une causalité.

Une portion significative de l'humanité ne prend absolument pas part à l'économie fossile : des centaines de millions de personnes utilisent le charbon, le bois ou des déchets organiques comme les excréments pour tous leurs besoins domestiques. Satterthwaite a conclu qu'un sixième de la population humaine « ne devrait pas être inclus dans les calculs d'attribution de la responsabilité des émissions de GES¹² ». Sa contribution est en effet proche de zéro. En outre, deux milliards de personnes, soit près d'un tiers de l'humanité, n'ont pas accès à l'électricité, si

bien que, comme l'écrit Vaclav Smil, « la consommation d'énergie moderne d'un Canadien moyen est sans doute plus de mille fois supérieure à celle d'un pasteur du Sahel¹³ ». Selon le lieu où naît un spécimen d'*Homo sapiens*, son empreinte sur l'atmosphère peut varier dans un rapport de 1 à plus de 1 000¹⁴. Compte tenu de ces variations gigantesques – dans l'espace comme dans le temps : le présent et le passé – l'humanité semble une abstraction bien trop faible pour porter le fardeau de la causalité.

Alors, les adeptes de la pensée de l'Anthropocène pourraient objecter que ce qui compte vraiment, du point de vue de tous les autres êtres vivants, et de fait de celui de la biosphère dans son ensemble, c'est que le bouleversement climatique ait son origine *au sein* de l'espèce humaine, même si *toute* l'espèce humaine n'en est pas responsable, ce qui justifie qu'un terme fondé sur l'espèce soit employé pour cette nouvelle époque géologique. Pasteur touareg ou banquier de Toronto, l'utilisateur de combustibles fossiles est, en tout état de cause, un *être humain*. Cela semble en effet un argument irréfutable, fournissant au concept d'Anthropocène une base plutôt solide. Il témoigne des origines de ce terme, issu du champ des sciences naturelles, puisque ce sont des géologues, des météorologues, des biologistes et d'autres scientifiques qui ont découvert l'existence d'une influence humaine déterminante sur les écosystèmes, désormais classée au côté de la sélection naturelle, du rayonnement solaire et de l'activité volcanique – et même au-dessus d'elles, car plus considérable encore. « L'Anthropocène » enregistre ce moment d'épiphanie : le pouvoir de déterminer le climat de la planète est passé de la nature au domaine des humains.

Mais dès que l'on reconnaît ceci, le paradoxe fondamental de ce récit, si ce n'est du concept lui-même,

devient apparent : le changement climatique n'est *dénaturalisé* – transféré de la sphère des causes naturelles à celle des activités humaines – que pour être *renaturalisé* l'instant d'après, dès lors qu'on le rapporte à un trait humain inné, comme la capacité à contrôler le feu. Non la nature, mais la nature humaine – tel est le déplacement opéré par l'Anthropocène. Il nous détourne de l'abysse vertigineux de ce qui constitue sans doute la découverte scientifique la plus importante de notre temps, qui nous dit que les êtres humains ont provoqué le réchauffement climatique au cours de leur *histoire*. Ce genre d'histoire n'apparaît dans la biographie d'aucune autre espèce : les castors et les bonobos continuent à construire leurs propres micro-environnements comme ils l'ont toujours fait, génération après génération, tandis qu'une communauté humaine particulière peut brûler du bois pendant dix millénaires et du charbon le siècle d'après. Comprendre que le changement climatique est « anthropogène », c'est en réalité prendre conscience qu'il est *sociogène*. Il est survenu comme la conséquence de rapports sociaux temporellement fluides qui se sont matérialisés dans le reste de la nature, et dès lors qu'on adopte réellement cette perspective ontologique – implicite dans la science du changement climatique – on ne peut plus traiter le genre humain simplement comme une entité-espèce déterminée par son évolution biologique. Pas plus qu'on ne peut faire une croix sur les divisions entre les êtres humains comme s'il s'agissait d'un élément négligeable dans le tableau général, car il se pourrait bien que ces divisions aient été d'emblée indissociables de la combustion d'énergie fossile¹⁵.

L'une des interventions les plus citées et les plus influentes dans le débat sur l'Anthropocène est celle

de Dipesh Chakrabarty, qui, dans son essai « Le climat de l'histoire : quatre thèses », réfléchit à certains des pièges de cette pensée fondée sur l'espèce, mais finit par y adhérer comme à un projet nécessaire¹⁶. L'humanité est réellement constituée comme un agent-espèce universel qui « émerge tout à coup au sein du danger qu'est le changement climatique », jamais plus nettement qu'au cours des catastrophes emblématiques de la nouvelle époque : « À la différence de ce qui se passe lors des crises du capitalisme, il n'y a pas ici de canots de sauvetage pour les riches et les privilégiés (comme on peut le constater à propos de la sécheresse en Australie, ou des récents incendies dans les quartiers aisés de Californie)¹⁷. » Mais l'argument ne tient pas. Il néglige ouvertement les réalités d'une vulnérabilité différenciée à toutes les échelles de la société humaine : voyez Katrina dans les quartiers noirs et blancs de La Nouvelle-Orléans, ou la montée du niveau de la mer au Bangladesh et aux Pays-Bas, ou, au moment même où j'écris ces lignes, l'ouragan Matthews à Haïti et en Floride, de même que pratiquement tout autre effet, direct ou indirect, du changement climatique. Dans un avenir prévisible – du moins, tant qu'il y aura des sociétés humaines sur Terre – il y aura des canots de sauvetage pour les riches et les privilégiés. Si le changement climatique représente une forme d'apocalypse, celle-ci n'est pas universelle mais inégale et combinée : l'espèce est une abstraction en bout de chaîne tout autant qu'à la source¹⁸.

Quant à la question des moteurs du changement climatique, la naturalisation a une forme aisément reconnaissable. « Des *rapports sociaux de production entre personnes* se présentent *comme des rapports entre des choses* et des personnes, ou encore des relations sociales déterminées apparaissent *comme des propriétés naturelles sociales* de choses », pour

le dire avec Karl Marx : la production est « enclose dans des lois naturelles éternelles, indépendantes de l'histoire, [ce qui permet] de glisser en sous-main cette idée que les rapports *bourgeois* sont des lois naturelles immuables de la société conçue *in abstracto* » – ou de l'espèce humaine conçue *in abstracto*¹⁹. Cela a pour effet d'interdire toute perspective de changement. Si le réchauffement mondial est le résultat de la maîtrise du feu, ou de toute autre propriété de l'espèce humaine acquise lors d'une phase lointaine de son évolution, comment même imaginer un démantèlement de l'économie fossile? Ou : « l'Anthropocène » est peut-être un concept et un récit utile pour les ours polaires, les amphibiens et les oiseaux qui veulent savoir quelle espèce dévaste à ce point leurs habitats, mais il leur manque hélas la capacité d'analyser les actions humaines et d'y résister. Au sein du règne humain en revanche, la pensée du changement climatique fondée sur l'espèce conduit à la mystification et à la paralysie politique. Elle ne peut pas servir de base à la contestation des intérêts particuliers du *business-as-usual* indissociable de l'économie fossile. La lutte pour éviter une succession de chaos et commencer à œuvrer à la stabilisation du climat nécessiterait sans doute un équipement analytique d'un autre type.

Ce livre propose une critique du récit de l'Anthropocène à partir de points de vue variés et esquisse d'autres manières de voir et de comprendre ce monde qui se réchauffe rapidement : comme un monde de *fractures* profondes entre les humains. Les deux premiers chapitres analysent les racines de la situation actuelle, en s'intéressant à l'essor de la vapeur dans l'Empire britannique au XIX^e siècle. Le troisième chapitre est une lecture de plusieurs ouvrages de fiction sur les combustibles fossiles, à

la lumière de ce que nous savons désormais de leurs conséquences. Le quatrième suit ces fractures dans notre présent : quels sont les effets des désastres climatiques actuels sur les luttes pour la liberté et la justice? Des gens comme les petits paysans et les travailleurs de l'économie informelle du sud-ouest d'Haïti peuvent-ils être protégés des effets du changement climatique? Y a-t-il une manière de réduire drastiquement les risques auxquels ils font face actuellement? Quelle que soit la réponse à ces questions, une chose semble certaine : les antagonismes entre humains ne vont pas disparaître. Le réchauffement climatique en est un résultat, et il ne fera que les attiser davantage.

Andreas Malm
Malmö, octobre 2016